

ALAIN GUYARD
LA ZONZON



LE DILETTANTE

Extrait de la publication

Alain Guyard

La Zonzon

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6^e

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Couverture : photo de Louis Monier

© le dilettante, 2011

ISBN 978-2-84263-675-3

L'Épitaphe de Villon en forme de ballade

*Frères humains qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,
Car, si pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tôt de vous mercis.
Vous nous voyez ci-attachés, cinq, six :
Quant de la chair que trop avons nourrie,
Elle est pièce dévorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et poudre.
De notre mal personne ne s'en rie :
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !*

*Si frères vous clamons, pas n'en devez
Avoir dédain, quoique fûmes occis
Par justice. Toutefois vous savez
Que tous hommes n'ont pas bon sens rassis.
Excusez-nous, puisque sommes transis,
Envers le fils de la Vierge Marie,
Que sa grâce ne soit pour nous tarie,
Nous préservant de l'inférieure foudre.
Nous sommes morts, âme ne nous harie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !*

*La pluie nous a débués et lavés,
Et le soleil desséchés et noircis.
Pies, corbeaux nous ont les yeux cavés,
Et arraché la barbe et les sourcils.
Jamais nul temps nous ne sommes assis :
Puis çà, puis là, comme le vent varie
À son plaisir sans cesser nous charrie,
Plus becquetés d'oiseaux que dés à coudre.
Ne soyez donc de notre Confrérie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !*

*Prince Jésus qui sur tous a maîtrise,
Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie :
À lui n'ayons que faire ni qui soudre.
Hommes, ici n'a point de moquerie ;
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !*

I

Bouffon cabot

Je n'étais pas particulièrement destiné à la prison. À l'époque, je sillonnais tous les week-ends au volant de ma petite camionnette les routes sinueuses de l'Ardèche ou des Cévennes; parfois, j'enquillais quelques heures d'autoroute ou de train pour m'aventurer de l'autre côté du Rhône dans la vallée lyonnaise et les monts du Forez. J'accostais à des terres lointaines, accueilli par un café brûlant ou un solide coup de pivois local dans des salles des fêtes éclairées au néon, les Maisons du Peuple surchauffées où les chaises manquaient, des bergeries retapées en ciné-clubs, des bibliothèques de patelins si petits que leur nom sur la carte masquait leur position, des bastringues pénombreux où l'on devait gueuler plus fort que les picolos pour se faire entendre sur la scène, des foyers ruraux, des apiculteurs, des caves à pinard, des baraques Algeco... À chaque fois, je déboulais dans ces coins improbables pour y prodiguer mes leçons de philosophie foraine, claironnant une gouaille fleurie sur l'estrade en débarrant l'article.

Mon public n'était guère celui des cafés-philo pour intellectuels urbains et semi-professeurs se pavanant en philosophes, sortant leur science comme on sort sa bite dans les cabinets de l'école pour montrer qui a la plus longue.

Non, c'était surtout un public rural, souvent peu diplômé, mais avec un appétit de pensée et une réelle soif de culture. C'étaient des pékins ordinaires, le populo réel et digne d'estime, invisible aux médias, cogitant à la va-comme-je-te-pousse, épaté par les univers philosophiques que je déployais pour eux et heureux de les explorer avec moi.

Un beau jour, à la sortie de mon boniment, dans une ancienne chambrée de nonnes reconvertie en tripot de village, Dominique vint m'entreprendre. Je savais qu'elle bossait plus ou moins au SPIP, le Service pénitentiaire d'insertion et de probation, le truc qui fait dans le social en prison, comme le porc à l'ananas dans le sucré au milieu du salé. Ou alors elle bossait à la PJJ, la Protection judiciaire de la jeunesse, je sais plus. Comme j'étais d'humeur jouasse, je joue au mec pris la main dans le sac sur un sale détournement de gamine. C'est des comme ça qu'elle fréquente, des fois, avec son turbin, Dominique.

– OK, OK, je dis en levant les mains comme si je capitulais, OK, elle était mineure. Mais, ma parole d'honneur, madame, à l'époque des faits, elle avait dépassé l'âge de la majorité sexuelle...

Mon sens de l'humour qui donne dans le gros et dans le demi-gros ne lui va pas droit au cœur. Elle secoue la tête de dépit. Mais comme je suis bon garçon, pas rancunier, je commande deux bien fraîches binouzes. Elle entame à peine la sienne, la repose, et me regarde de coin :

– Ça t'intéresse la prison ?

Merde. Je manque m'étouffer dans la mousse.

– Eh Dominique, je déconnais ! je réponds, affolé. C'était une vanne bidon ! Attends, tu me vois, moi, faire des conneries pareilles !?...

Elle soupire en se passant la main sur le front :

– Pas pour en faire, de la prison, abruti ! Pour y bosser !

– Ah bon, soupiré-je, soulagé. Mais qu'est-ce que j'y pourrais bien faire, moi, en zonzon? que je dis, bravache, en ricanant à la cantonade, des stages de clown?

Elle continue sur sa lancée.

– Y faire de la philo, banane. T'as pas peur des publics différents?

– Non.

– Des publics mélangés non plus, t'as pas peur?

– Ben non.

Je connaissais la prison par contumace, moi, sans m'y être frotté, comme qui dirait, par relations interposées. Je venais du quart-monde rural, de la Champagne pouilleuse, et la vie n'y est pas plus belle que dans les grands ensembles urbains. Mais c'est une misère que l'on tait : elle passe moins bien à l'écran que celles des cités car on y brûle rarement des tracteurs dans les labours pour passer au JT. Tous mes copains d'enfance avaient fini à la gendarmerie ou à l'armée pour fuir la misère et le chômage. Les rétifs au képi avaient logiquement fini taulards, le grand Poiscaille, qui était tombé pour une affaire de stups, et Frédo, qui avait braqué la poste du village avec le fusil de chasse de son grand-père. Pascal, lui, avait eu chaud aux fesses. Les bourres étaient venus voir sa mère pour la mettre en garde : la coco à la sortie des bahuts, c'est mal. Voilà, c'était par eux que je savais qu'existait le monde de la prison.

Dominique attendait la réponse. J'ai pensé à eux. Je me suis dit que j'étais un bel enfoiré de n'avoir jamais pris de nouvelles. Elle prit de nouveau la parole.

– Je t'ai vu. T'es assez bouffon pour descendre en prison. Et t'es suffisamment cabot pour pas te faire bouffer la gueule par les mecs.

Bouffon et cabot. Dominique savait parler aux hommes.

– Alors? c'est oui ou merde.

– Oui, que j’ai dit.
Quelle merde.

Au moment où j’avais été recruté par Dominique pour faire le philosophe en prison, la France avait été sommée d’introduire de la culture dans les taules pour se mettre au diapason des normes européennes. C’était la belle aubaine. Et de baladin branleur à la présence précarisée, je devins, le temps d’un coup de baguette magique et bureaucratique, un *expérimentateur pédagogique en milieu carcéral*. On m’avait raccroché à un programme expérimental qui concernait la région Grand Sud, des Pyrénées au Rhône. On était cinq profs de philo, sous la tutelle du rectorat de Toulouse, et on devait descendre dans les taules comme la Légion française a sauté sur Kolwezi. C’était une joyeuse expérimentation, fondante à cœur et bordélique à souhait, dont le but était de voir si ça valait la peine, pour les enchristés, d’utiliser les outils conceptuels pour essayer de donner du sens à leur peine.

À cette époque, entrait dans la classe de philosophie qui voulait. Chaque lundi, j’avais l’impression d’être une call-girl sonnant à la porte d’un appartement dont on m’avait donné l’adresse, sans savoir qui allait ouvrir : un client sérieux qui paie bien et reste correct, une bande de bourgeois vicelards fêtant la fin de leurs études, un petit vieux lubrique qui voulait que je le fesse cul nu... Je pouvais tout avoir. Simplement, il y avait sélection naturelle : les toxicos n’arrivaient pas à se lever pour assister aux leçons, et les cas psychotiques lourds, qui sont si loin dans la souffrance que la verbalisation est impossible, ces cas ne descendaient guère dans un cours où la compétence requise reste, avant toute autre chose, la capacité au dialogue. En dehors de ces limites, tout le monde pouvait venir.

Les gens du dehors se berlurent souvent sur les gens du dedans qui font de la philo avec moi. Ils s'imaginent que c'est des étudiants, des boules, qui veulent passer un doctorat en droit et qui ont besoin de la philosophie en option, et qui finiront par devenir avocats des droits de l'homme ou directeurs culturels au Centre Pompidou. Mais non. Des cas comme ça sont exceptionnels, même s'ils existent, mais je n'en ai jamais trouvé sous le pied de mon cheval.

Ou alors, ils s'imaginent que c'est des garçons qui passent le bac en prison, que c'est une erreur de jeunesse et d'au-guillage et qu'ils n'en vendront plus, de la drogue dans leur lycée, et qu'ils le reprendront, le cabinet médical de leur papa, et qu'ils l'auront, leur bac, grâce à ces bizarres cours particuliers donnés par des également bizarres profs dépêchés par l'Éducation nationale derrière les barreaux. Mais non. L'Éducation nationale a autre chose à foutre qu'envoyer un prof donner des cours particuliers : il lui faut supprimer le nombre d'enseignants, réduire les postes aux concours, et s'arranger pour faire disparaître les humanités dans les lycées.

Ou alors, les gens croient que c'est des gens comme Bertrand Cantat, qui ont tué, s'interrogent sur le mal, et espèrent connaître la rédemption par les études de philosophie. Cantat, à Toulouse, a profité de sa détention pour valider une licence de philo, c'est vrai. Mais pour un Cantat capable de faire le point avec sa conscience, combien de types complètement paumés, dans une misère et une indigence qui sont autant économiques que sociales, culturelles et intellectuelles, incapables de mesurer la portée de leur geste? J'ai eu en cours un des types qui avaient brûlé vive une jeune fille dans un bus à Marseille. Il avait arrosé le bus d'essence, fermé les portes en coinçant la

femme à l'intérieur et mis le feu pour voir comment ça faisait. À la question de savoir s'il avait vraiment mesuré la portée de son geste, il a répondu que oui, et même qu'il avait eu peur. Il avait eu peur que son geste, de lancer le bouchon qu'il avait empli d'essence enflammée, n'ait pas une assez grande portée. Pas grand-chose à faire avec ce genre d'ordure.

Mon profil de clientèle, comme on dit chez les vendeurs de bagnoles d'occasion, n'obéit guère à ces stéréotypes. C'est plutôt du tout-venant, et rarement du saignant, heureusement. Pour l'immense majorité de ceux qui défilent aux leçons de philosophie, ce sont des types ordinaires, tombés pour violences conjugales, des conduites sans permis ni assurance, ou du trafic de stupéfiants. Et depuis quelques années, les paumés, les démunis, les largués, les sur-le-bord-de-la-route s'amassent et s'entassent en prison. Ce n'est plus la pauvreté à qui on a déclaré la guerre. C'est aux pauvres. Presque tous ceux qui viennent à mes leçons n'ont jamais entendu parler de philosophie avant.

Ma première leçon, je m'en souviens comme si c'était hier... À quatre heures du matin, la veille, je ne dormais toujours pas. Le lendemain, j'allais entrer en prison pour la première fois. Steph m'avait dit :

– T'inquiète. On te réserve la crème.

Brave Steph! Il était le coordinateur de l'équipe pédagogique dans cette maison d'arrêt. Mais c'était surtout un semi-pro en boxe française. Un jour, il s'en est revenu d'un match un peu esquinté, mais bon... C'est les risques du métier. On était aux premiers jours du printemps et cyprès, mimosas et platanes pollinisaient à tour de bras. Et voilà mon Steph qui se trouve du jour au lendemain avec un pif au bruit de vieille tuyauterie.

– J’y comprends rien, qu’il dit à son toubib, j’ai jamais eu d’allergie de ma vie. Je me suis fait des fumigations à la fleur d’oranger, mais peau de nib, ça veut pas s’en aller. Est-ce que vous auriez pas des granules homéopathiques contre le rhume des foins ?

Son toubib l’ausculte et il lui dit, comme ça :

– Mon vieux Steph, c’est pas les fleurettes ou les poils de chatte qui foutent ton tarbouif à l’envers. Y a que t’as une fracture nasale depuis ton dernier match.

Voilà qui était Steph. Le genre de mec qui se fait exploser le pif à coups de latte et met les difficultés à respirer sur le compte des azalées et des violettes.

– Tu vas voir, il me disait, faut pas t’en faire une montagne. En général, c’est des mecs tranquilles. Mais attention, hein, attention surtout : va pas me foutre la révolution là-dedans, qu’il me disait, l’index courroucé.

Mais ça ne réglait pas mon problème à quatre heures du matin. Quel thème aborder ? Comment l’aborder ? Avec quels auteurs ? Je me disais que des taulards qui se lèvent un lundi matin pour assister à un cours de philosophie ne devaient pas être légion, et qu’ils devaient avoir un profil très spécial. Je m’attendais à voir défiler des Charlie Bauer, des Roger Knobelspiess, des Rouillan et Cipriani. Je voyais bien aussi arriver des rejets de Louis Lecoin, de Paul Roussenq ou d’Alexandre Jacob. Je me disais qu’ils allaient débouler dans la leçon et te me la foutre à l’envers, profitant de l’occasion pour semer la révolution. Je pétochais à l’idée d’aborder la question sociale devant de tels gonzes. J’étais sûr qu’ils avaient été en tôle en Italie avec Toni Negri et qu’ils allaient m’interroger sur une subtilité très glandilleuse à propos du rôle des multitudes dans l’insurrection, de la place du prolétariat dans l’hypercapitalisme

postindustriel, ou des machins fumeux comme ça, que j'y comprenais pas grand-chose et que ça me fatiguait. Au milieu de la nuit, rongant mes ongles, je me berlurais magnifique, et grimais la truandaille en corporation post-marxiste, rompue à la dialectique de l'école de Francfort, à la critique sociale et à *Surveiller et punir* de Foucault.

Dans mon petit lit, tournicotant dedans mes draps mouillés de mauvaise sueur, je faisais des rêves wagnériens, où la maison d'arrêt était mise à feu et à sang à cause de moi, où des hordes émeutières pendaient des gendarmes avec les tripes des matons et déferlaient en une meute vengeresse sur la ville, violant femmes, filles et curés, pillant banques et postes, renversant le vieux monde. Et je voyais alors les cieux d'orage s'entrouvrir, et entre les nuées noires et grondantes, la tête de Steph apparaître, monumentale et biblique, avec un pif de phacochère et des brassées de mimosas plantées en dedans, qui pointait vers moi un index de Cecil B. DeMille et qui me disait d'une voix de Charlton Heston : « POINT NE FOUTRA LA RÉVOLUTION. » Et moi, alors, je me réveillais, trempé comme un Égyptien plongé dans la mer Rouge, haletant, affolé.

– Mais qu'est-ce que tu fous ? m'a demandé Vanessa les yeux en couilles d'hirondelle. T'as vu l'heure qu'il est ?

– Je ne sais pas quoi leur faire comme leçon, aux mecs, demain...

– Lève-toi, bouquine...

– Je n'y arriverai jamais.

Elle a soupiré de lassitude.

– Écoute le dernier CD que j'ai gravé. Y a les Rita et des vieux trucs des Nègresses vertes. Il est dans la cuisine.

– C'est con que Noël, le chanteur des Nègresses, y soit mort, hein ? j'ai hasardé.

– C'est con surtout parce que maintenant je suis réveillée.

J'ai écouté le truc. C'était bon, mais ça ne m'a pas permis de trouver le sujet. J'ai bu un coup, j'ai été pisser. Je me suis repagnoté en loucedé. Et là, sans prévenir, la ritournelle des Rita Mitsouko m'est revenue dans le ciboulot. *Les histoires d'amour finissent mal*. Je l'ai chantonnée dans la pénombre. Vanessa m'a insulté, mais j'étais content, parce que j'avais trouvé mon sujet, désamorçant tous les conflits de classe, et qui allait réunir tous mes lascars demain matin comme on rassemble des vieilles demoiselles à principes chez le pasteur pour une kermesse de Pâques avec chasse aux œufs et crêpes au beurre. La philosophie n'avait qu'à bien se tenir : pour son entrée en prison, elle aurait droit au patronage de la meilleure variété française, serait divertissante et un rien superficielle.

Le matin donc, dans les couloirs, Steph me briefa une dernière fois.

– Bon. On n'a choisi que trois mecs, finalement. Herman, Pernaud et Rey. On a fait un petit recrutement pour démarrer, à l'essai. Après on verra si on étend. Tu verras, c'est la crème. On n'a pris que des qui savent lire et écrire.

– Ah, je fis.

À l'époque, j'ignorais que pas mal des bonshommes enchristés n'étaient même pas foutus de lire les mandats d'arrêt qui les avaient conduits ici.

– Pernaud, tu verras, c'est un mec intéressant. Il écrit. Des poésies.

– Ah.

À l'époque, je croyais que les poètes étaient des gens gracieux, avec une mèche, une lavallière, et une mer démontée devant eux.

– Herman, tu verras, par contre, il est spécial. Mais très serviable.

– Ah.

À l'époque, j'ignorais le sens que dans la pénitenciaire on réserve au mot « spécial ».

– Et euh... le dernier, Rey, alors tu pourras te reposer sur lui. C'est un mec très fin, très lettré. Il était professeur d'histoire-géographie, *avant*.

– Ah.

À l'époque, je ne prêtais pas assez attention aux intonations sur « avant » et « après ».

C'est ce qui s'appelle un briefing rapide. Nous voilà rendus. C'est parti. Rodolphe, un petit surveillant sec et nerveux, avec un visage tout en longueur et un nez à la rebique me sert une paluche virile.

– Philosophie ?

On ne m'avait jamais appelé comme ça avant.

– Euh, oui...

Tonique et sportif, il donna une pichenette d'un coup de stylo sur le dossier qu'il tenait à la main, et il commença à beugler :

– Herman et Pernaud. Par ici les philosophes !

Dans la nuée de mecs, deux se détachèrent. Je n'osais pas les regarder. Je faisais mine de m'intéresser au dossier du gardien.

– Il en manquerait pas un troisième ?

Il ne m'entendit pas. Il défit le trousseau de clefs qui battait contre la jambe de son treillis bleu marine. Il fronça les sourcils en me regardant le futaal.

– Elle est mal attachée, ton alarme. Passe la dragonne autour de la boucle de ton ceinturon. Comme ça, si les détenus veulent te l'arracher, automatiquement, ça envoie le signal.

– Ah, dis-je en tripotant nerveusement l'alarme.

C'était un gros boîtier en plastique gris avec deux boutons d'un joyeux rouge orangé, un en haut et un sur le côté.

Il suffisait de presser, de taper dessus, et aussitôt elle envoyait le signal au central. Jean-Louis, qui passait par là, me regarda me dépêtrer avec la dragonne. Jean-Louis était un vétéran qui avait passé ses quarante dernières années à alfabétiser les voyous. C'était sa dernière année.

– Bof, tu sais, ce truc, il se déclenche pour un rien. Mets-le dans ta poche de veste, et puis voilà.

Rodolphe n'était pas d'accord :

– C'est à ses risques et périls, aussi, s'il y a un incident.

– Bof, bougonna Jean-Louis dans sa barbe... Au central, dès qu'une alarme se met en route, ils regardent un grand tableau, où ils ont accroché le numéro de l'alarme à l'endroit où tu es. Alors ils téléphonent au surveillant d'étage. Alors le surveillant d'étage prend son talkie-walkie et informe le surveillant le plus proche. Alors le surveillant le plus proche sort son trousseau de clés, et il va ouvrir la cellule dans laquelle tu es enfermé avec une demi-douzaine de types, dont la moitié ont des symptômes psychiatriques lourds... Ils ont le temps de te transformer en steak tartare trois fois, si ça leur chante.

Je ne sentais plus trop mes jambes. Jean-Louis me regarda par-dessus ses lunettes d'institut. Un sourire apparut dans sa barbe d'homme de gauche.

– C'est la première fois ?

J'ai acquiescé en silence. J'avais l'impression d'être au régiment, avec l'adjudant-chef qui amène tous les bleubites au bordel.

– T'en fais pas... Tu verras, ça va bien se passer. Qui tu as, là ?

Il jeta un coup d'œil au dossier.

– Pernaud, c'est un mec intéressant. Il écrit. Des poésies. Herman... bon..., il est spécial. Mais très serviable. Et Rey, alors tu pourras te reposer sur lui. C'est un mec

très fin, très lettré. Il était professeur d'histoire-géographie, *avant*.

– Ah ben non, dit Rodolphe. Rey, il est pas là. Il a pas pu se lever.

Il ouvrit la porte. J'entrai. Pernaud et Herman me suivirent, puis il la referma à double tour. Il est huit heures trente. Il ouvrira de nouveau la porte à onze heures trente. J'étais seul avec deux hommes qui s'étaient levés ce matin pour faire de la philosophie. Je ne connaissais presque rien d'eux; ils ne connaissaient rien de moi.

Nous nous observions poliment. La chasse d'eau retentit. La salle de cours n'en était pas vraiment une. C'était un local placé sous les conduites d'eau et toutes les chiottes de tous les étages se vidaient dans le gros tuyau à ma gauche. Sympa. Ça allait rythmer mon intervention à propos de l'amour pendant toute la matinée, ce bruit de cataracte d'étrons, de bronzes et de colombins.

Je les saluai.

Pernaud était un mec épais et costaud, la cinquantaine bien tassée, je crois. Sa poignée de main était un étai. Toutes ses dents de devant avaient été cassées. Les dernières qui lui restaient étaient des chicots rabougris et noircis. Il était chauve, avait deux touffes de cheveux gris et filasse en bataille au-dessus de ses grosses oreilles. Il portait un survêt bleu marine, des claquettes de surveillant de baignade et une veste en jean sans manches. Ses bras étaient des vrais troncs d'arbre. Il s'était assis en silence, avait ouvert un petit cahier d'écolier rempli d'une écriture nerveuse. C'était lui, le poète.

Herman était un tout petit bonhomme, une espèce de lutin triste et ratatiné. Il avait le front bombé, des paupières grises, il était bossu et ses bras portaient à la déglingue vers

l'arrière. Il me serra la paluche d'une main moite et molle. Il m'appelait Professeur.

J'ai enseigné en fac, en lycée, j'ai bossé au CNRS, je suis intervenu dans des séminaires à l'étranger, mais jamais on ne m'a appelé Professeur. Herman, après, quand on se croquera, même si deux grilles nous séparent, toujours il me donnera du titre, me hélant de sa petite voix flûtée et nasillarde entre deux portes :

– Bonjour, Professeur, quelle belle journée nous avons, vous ne trouvez pas ?

– Bonjour, Professeur, comment allons-nous aujourd'hui ?

– Bonjour, Professeur, de quoi allons-nous parler, aujourd'hui ?

Voilà comment je commençai ma première séance : « Les histoires d'amour finissent-elles toujours mal ? » Et vas-y que je leur fis un long exposé remontant à Aristophane, au mythe de l'Androgyne, passant par Épicure, l'amour platonique, Lucrèce, les cours d'amour courtois du Moyen Âge... J'en faisais des tonnes. La vérité, dans l'histoire, c'est que j'avais peur de leur laisser la parole.

– Ça ne va pas, monsieur Herman ?

Je lui demandai ça, parce que Herman virait au rouge coquelicot et son visage était baigné de sueur. Il perlait des dizaines et des dizaines de gouttelettes de sueur sur son front, sur ses petites bajoues frissonnantes, sur ses lèvres violettes de poupée, sur ses paupières. Il en dégouttait de son nez qui s'écrasaient sur la table. Même ses mains devenaient luisantes de flotte.

Herman ne pouvait plus me répondre. J'ai arrêté mon cours au moment précis où j'expliquais avec Diotime de Mantinée que le véritable amour, il consiste en un amour du beau, que le véritable amant, lorsqu'il est bouleversé

opérations auxquelles ils ont participé, les planques... Ou bien je montais avec lui l'exécution de Marchand, ou bien il me coffrait pour complicité avec entreprise terroriste.

– Et moi, là-dedans ?

– Je t'ai recruté pour que tu me sortes de ce merdier. Je n'ai jamais douté de toi. Merci.

– Rien d'autre à me dire ?

– Si...

– Alors dis-le...

– Je t'aime.

Table

L'Épitaphe de Villon en forme de ballade	7
I. Bouffon cabot	9
II. Les Poings Nickelés	29
III. Du bizness	47
IV. Crotale et Gerboise	63
V. Amours, Muses et carambouilles	81
VI. Leïla des Baumettes	99
VII. Roustasse et tir à vue	121
VIII. Rupture (quasi)	137
IX. Du rififi chez les Romanos	159
X. Bérézina au Kalinka	187
XI. Les tontons flingués	197
XII. Retrouvailles (quasi)	215
XIII. Gniouf corrida	233
XIV. Leïla, la nuit	243
XV. Règlements de comptes à l'Imperator	267